

ESTEBAN RENAULT

LE TUEUR QUI
N'AVAIT JAMAIS
TUÉ

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042532093

Dépôt légal : juillet 2026

« Ce qu'on ne nomme pas n'existe pas.
Ce qu'on nomme n'existe plus vraiment. »
Auteur inconnu

Prologue

Le battement d'après

Il ne crie jamais, celui qui comprend qu'il va mourir.
Pas vraiment.
Il gémit. Il vacille. Il cherche un son.
Mais ce n'est jamais un cri pur.
C'est une rupture.
Un abandon.
La peur, on la devine avant.
La terreur, c'est autre chose.
Elle surgit juste après le geste, quand plus rien ne peut être inversé.
Ce moment-là...
Celui où la gorge ne porte plus la voix.
Celui où les yeux cherchent un visage qui ne regarde pas.
Celui où la douleur est encore absente, mais la conscience, elle, hurle en silence.
C'est là que je vis.
Dans cet interstice.
Ce battement d'après – ni avant ni pendant. Juste après.
C'est un lieu précis, mais intangible.
Un recoin du temps.
Un souffle qui ne sort plus, mais qui enveloppe tout.
Certains pensent que la mort est brutale.
Un basculement.
Un choc.
Ils n'ont jamais vu la transition.
Ce moment où le corps est encore debout, mais où l'esprit a déjà chuté.
Je n'ai pas besoin de voir le sang.
Je n'ai pas besoin d'entendre le craquement, le râle, l'effondrement.
Je sais quand ils basculent.
Je sens ce frisson intérieur, ce décrochage.
Comme une lumière qui s'éteint dans une pièce voisine.
Sourde.
Lointaine.
Mais définitive.
Ils ne savent jamais pourquoi.
Ils cherchent une raison, une logique, un motif.

Mais il n'y en a pas.
Il n'y a que ce moment.
Ce battement suspendu entre deux mondes.
Ce vertige entre la pensée et l'effacement.
Je ne tue pas pour punir.
Je ne tue pas pour corriger.
Je tue pour révéler.
Pour montrer ce qui se cache derrière leurs regards, derrière
leurs silences.
Et chaque fois, c'est là que je les vois vraiment.
Quand tout s'éteint.
Quand ils deviennent ce qu'ils étaient déjà, sans le savoir.
Je n'ai pas de nom.
Pas de confession.
Pas de promesse.
Je ne suis pas un monstre.
Je ne suis pas une victime.
Je suis simplement celui qui reste après.
Celui qui voit.
Et c'est vous que je regarde maintenant.

Podcast VOX

Épisode 23

Le sourire sur le tabouret – Épisode 23 – VOX
[voix féminine, calme, presque douce – mais sans souffle humain]

Bonsoir.

Aujourd'hui, je veux vous parler d'un homme banal.

Adrien. Trente-quatre ans.

Un prénom qu'on a tous croisé quelque part.

Il s'est pendu. C'est ce qu'on dit.

Chez lui. À 5 h 17 du matin.

Dans le salon, sous un plafond blanc, entre deux cadres Ikea.

La presse n'en a presque pas parlé. Trop propre, trop simple.

Pas de sang. Pas de drame. Juste une corde, un tabouret, et un matin qui a continué sans lui.

Mais j'ai lu. Et j'ai relu. Et j'ai noté trois choses.

Un : la corde. Elle était neuve. Pas d'usure, pas de trace d'usage. Une corde achetée... ou offerte ?

Deux : le petit-déjeuner.

Du jus d'orange fraîchement pressé, une assiette propre, du beurre sorti à température.

Adrien s'apprêtait-il à manger ? Ou préparait-il quelque chose pour quelqu'un d'autre ? Pour son fils ?

Trois : la lettre.

Parfaite. Aucun mot de travers. Aucun « je t'aime ».

Juste des phrases simples, presque froides.

Comme si quelqu'un avait cherché à copier l'idée d'un adieu... sans en ressentir la chaleur.

Alors je me demande.

Et si ce n'était pas un suicide, mais une scène ?

Et si la lettre avait été recopiée ?

Et si le petit-déjeuner n'était pas un geste d'amour, mais un leurre ?

Et si Adrien... n'avait rien vu venir ?

Certains diront que je vois le mal partout.

Peut-être.

Ou peut-être que le mal est juste... bien rangé. Et qu'on ne le remarque jamais.

Bonne nuit à tous.

Chapitre 1

Ce matin, j'ai encaissé une femme dont le mari était déjà mort au moment où elle a dit « bonjour ».

Elle a acheté une voiture télécommandée rouge, deux piles LR6, un paquet de bonbons acidulés et un sac cadeau plastifié.

Je sais que c'était pour leur fils. Je l'ai vu dans le fichier client : Ethan, 7 ans, anniversaire aujourd'hui.

Son mari s'appelait Adrien. 34 ans. Il s'est pendu à 5 h 17. Enfin... C'est ce que dira le médecin légiste. S'ils prennent la peine d'être aussi précis que moi.

Elle n'était au courant de rien. Elle m'a dit qu'elle était pressée. J'ai fait glisser les articles avec calme. Un par un. Elle n'a même pas regardé mon visage.

Les gens ne me regardent jamais. Je suis là, tous les jours, au cœur du magasin. Responsable du rayon éducatif. Puzzles, cartes, jeux de société en bois. Le cerveau des enfants, bien emballé, bien rangé.

Je souris toujours. Ça fait partie du rôle.

Pas trop large. Pas trop figé. Juste ce qu'il faut pour qu'on me prenne pour un type gentil.

Le genre à dire bonjour à tous les collègues, à ne jamais oublier une réunion. Le genre à rester à sa place.

Personne ne me connaît. Mais moi, je connais tout le monde. Vos anniversaires, les prénoms de vos enfants, l'heure à laquelle vous partez et celle à laquelle vous ne rentrez pas. Vos silences aussi.

Adrien était un homme banal. Trop même. C'est ça, le problème avec lui. Il méritait une sortie spectaculaire. Une mise en scène. Pas ce banal tabouret renversé dans le salon.

Je repasserai devant chez eux ce soir. Par curiosité. Pour voir combien de temps ça prendra avant que quelqu'un réalise.

Je suis sorti du magasin à 17 h 2. Même trajet. Même place. Colonne 12. Parking souterrain, étage -1.

Je lève les yeux. La caméra est toujours morte. Vide. Une coque de plastique qui ne regarde rien. Je vérifie chaque jour. C'est devenu un réflexe, un tic. Si un jour elle s'allume, je saurai que quelque chose cloche.

J'ai ouvert le coffre. Le carton est toujours là. Marron, banal, solide. Sans trace. À l'intérieur :

- Une corde nouée, propre, sans fibres visibles.

- Un badge RFID. Origine inconnue, destination en suspens. Il a servi. Mais comment ? Ce serait prématuré d'en parler.

- Un flacon de Stilnox, intact.

- Et une feuille pliée en trois.

La copie exacte de la lettre d'adieu d'Adrien. La lettre originale est déjà en place, chez lui, depuis l'aube.

Placée soigneusement sur la table du salon. Manuscrite – copiée à la main depuis le modèle que j'avais rédigé la veille. Encre bleue. Orthographe parfaite.

La copie imprimée dans mon coffre, c'est juste une réserve. Le brouillon original, lui, est resté dans la maison d'Adrien – glissé sous le tiroir de la cuisine, lisible si on sait où chercher. VOX saura où chercher.

Le Stilnox aussi. Le premier flacon, vidé avec soin dans un verre de jus d'orange, rincé et placé dans la poubelle de la salle de bains.

Celui-ci est le deuxième. Volé quelques jours plus tard. Prévoir, toujours prévoir. Il ne servira pas pour Adrien. Mais peut-être pour le suivant. Je me souviens encore du vol. C'était dans une ville à 53 kilomètres.

Une pharmacie vieillotte, avec une enseigne en néon fatiguée et une cloche qui grince.

Le pharmacien s'appelait Henri. Il a parlé de son chat, de son dos, de ses nuits trop longues depuis que sa femme est « partie ».

C'était il y a trois ans. Suicide, a dit la presse. Baignoire, rasoir, vin rouge. Je l'ai écouté. Ça les rend vulnérables, les gens qui parlent.

Quand il s'est penché pour attraper une boîte, ma main est partie toute seule. Le flacon était là, prêt, rangé derrière le cache en plexi. Je l'avais vu la fois d'avant.

Henri ne s'est aperçu de rien. Ou alors... il a décidé de ne rien voir. C'est une forme d'instinct, parfois.

J'ai refermé le coffre. L'air du parking sentait la poussière et la rouille humide. Je me suis observé dans la vitre : pas une ride. Pas une ombre. Juste un homme comme les autres, qui rentre tard.

Adrien est déjà mort. Depuis 5 h 17 ce matin.

Mais dans mon coffre, il reste encore une lettre, un flacon, un badge. Comme un écho.

Demain, je reprendrai le travail à l'ouverture. Rayon éducatif. Puzzles en bois, chiffres colorés. J'y mettrai tout en ordre. Comme toujours.

Et si quelqu'un me demande : « Vous allez bien aujourd'hui ? », je répondrai avec mon plus beau sourire.

Parce que c'est toujours le sourire qui les endort.

Chapitre 2

Je suis rentré à 17 h 28. Comme chaque soir. Je suis passé chercher mon fils à l'école. Il m'a tendu un dessin de dinosaure, vert et tremblotant, comme s'il avait trempé le feutre dans l'impatience. Je l'ai félicité. Il a souri. Moi aussi. Automatique, mais sincère.

À la maison, j'ai préparé le goûter : tartines au miel. Il a regardé un dessin animé pendant que je sortais les ingrédients du dîner. Poulet, pâtes, salade sans vinaigrette.

À 19 h 8 précises, elle est rentrée. Ma femme est tout ce que je ne suis pas. Elle rit fort, elle touche les gens quand elle parle, elle pose des questions et écoute vraiment les réponses. Elle est soleil.

Mais quand elle regarde son téléphone ou son ordinateur, elle devient de glace. Une statue connectée.

— Ça sent bon, c'est toi ?

— Comme tous les soirs.

Elle m'a embrassé vite, s'est assise à table, a fait mine de regarder ce que notre fils racontait à propos de son école. Le repas était animé. Mon fils a raconté qu'un de ses copains avait mis une bille dans sa bouche et qu'une dame avait crié. Elle a éclaté de rire.

Puis, sans transition, elle a replongé dans son écran.

— Papa, je peux avoir des crêpes demain matin ? S'il te plaît...

— S'il reste du lait, bien sûr.

— Promis ?

— Promis.

Après le dîner, j'ai fait la vaisselle. Elle a lu une notification à voix basse, en soupirant. J'ai couché notre fils à 20 h 35. Il s'est endormi en me tenant le doigt.

Je suis resté jusqu'à ce que sa respiration se stabilise. Puis, en passant dans la cuisine, j'ai dit à ma femme :

— Je vais chercher du lait pour demain matin.

— Hmm... OK.

Pas de regard. Pas de doute. Juste une réponse distraite, absorbée par un fil de discussion numérique.

Je suis parti à 20 h 56. Je suis passé au Carrefour express. Une bouteille de lait, une tablette de chocolat. Puis j'ai roulé.

J'ai tourné deux fois autour du quartier. À 21 h 3, j'étais posté. Devant le garage d'Adrien. J'avais déplacé sa voiture ce matin, tôt. Il l'avait laissée dans la rue. J'avais pris ses clés, je l'avais garée ailleurs. Je savais que sa femme se garerait dans le garage ce soir.

21 h 4.

Elle est arrivée. Leur fils dormait contre elle, tête posée sur l'épaule. Elle ouvre la porte. Lentement. Le cri n'est venu qu'après une minute. Un hurlement de ventre. Viscéral. Sans forme. Un voisin s'est approché. Il est resté sur le trottoir, main sur la bouche, immobile.

Les pompiers sont arrivés à 21 h 13. La police dans les secondes qui ont suivi. J'ai regardé. Puis je suis parti. Ce matin...

Adrien ouvrait toujours à cette heure-là. Mais ce jour-là, il avait annoncé une fermeture exceptionnelle – inventaire, avait-il dit à ses clients habituels, la veille. Personne ne s'étonnerait de trouver le rideau baissé.

Il avait dit une fois qu'il commençait à 6 h. Il se levait à 5 h. Il me l'avait dit. En parlant d'un camion de pompier en promo.

Je n'ai pas sonné. J'ai frappé. Il a ouvert, en tee-shirt. Yeux mi-clos. Je l'ai frappé d'un coup sec. Derrière la tempe. Il a flanché.

Je l'ai accompagné, doucement. J'ai fermé la porte. Mis un torchon sur sa bouche. J'ai sorti la seringue. Stilnox. Une dose lente. Subtile. Il a vomi. J'ai nettoyé. Je l'ai tiré jusqu'au garage. Je lui ai parlé.

— Tu sais ce qui est triste, Adrien ? Ta femme va entrer. Avec ton fils. Elle va tout voir. Elle n'oubliera jamais. Il pleurera, la nuit, en appelant ton nom.

Il a tenté de crier. Rien.

— Tu veux savoir ce que je vais leur faire ? Je pourrais commencer par elle. Les yeux d'abord. Les mains ensuite. Juste pour voir s'il arrive à reconnaître sa maman.

Je lui ai montré le marteau. La scie. Une pince rouillée. Je n'avais pas besoin de m'en servir. Je voulais juste... qu'il imagine.

Il a pleuré. Il s'est mis à trembler. Il a tenté de ramper. Je l'ai redressé, calmement. Je lui ai dit que tout cela, c'était pour l'art.

Pour la beauté du geste. Je lui ai souri. Le plus beau que j'aie jamais fait. Je l'ai pendu. Rien de brutal. Juste... final.

J'ai imprimé la lettre la veille. Police Arial. Texte lisse. Aucun style. Pas de fautes. Pas de main humaine. Et j'ai préparé le petit-déjeuner.

Un verre de jus, une tartine, une assiette posée au carré, pour son fils.

Il faut que tout ait l'air crédible. Il faut que le mensonge sente encore le café du matin. Ayant fini ce que je devais faire, je suis parti à 5 h 34.

* * *